

LA FABRICATION DE L'ÉPINETTE DES VOSGES
À FOUGEROLLES ET AU VAL D'AJOL
DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLE

PAR
Guy Jean MICHEL

Les deux communes de Fougerolles et du Val-d'Ajol sont actuellement séparées par les limites départementales qui mettent la première en Haute-Saône, la seconde dans les Vosges. Elles ont pourtant de nombreux points communs - géographiques, politiques, religieux, ethnologiques, linguistiques... Leurs habitants du XVIII^e siècle le savaient, qui eurent tant de mal à départager les deux territoires. Même vallée de la Combeauté ; même maître au Moyen âge : le seigneur de Fougerolles ; même patron au religieux : le prieur d'Hérival. Et mêmes traditions de travail, de cultures, de loisirs. À l'inverse, la limite traditionnelle du Rupt-de-Droge - maintenant Rupt-de-Roge - et la barrière de la forêt des Gabiottes séparaient nettement des terres abbatiales de Luxeuil et de Fontaine la haute-vallée de la Combeauté, si l'on met à part les relations commerciales, généralement- facilitées par le statut de terre de surséance dévolu à Fougerolles jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Parmi ces traditions communes à Fougerolles et au Val-d'Ajol, il nous appartient de privilégier, dans cette étude, celle de l'épinette dite des Vosges. La haute vallée de la Combeauté en fut longtemps, en effet, un centre actif de fabrication.

I. - QU'EST-CE QUE L'ÉPINETTE DES VOSGES ?

Et d'abord, qu'est-ce que l'épinette des Vosges ?

Il convient de lever aussitôt une équivoque : on a donné également le nom d'épinette à un instrument de la famille du clavecin, fort en vogue en Europe occidentale aux XVI^e et XVII^e siècles. Il s'agit d'un instrument à cordes pincées et à clavier.

L'épinette des Vosges est un instrument de musique populaire de la famille des cithares. C'est essentiellement une caisse de bois longue et étroite (généralement) sur laquelle sont tendues des cordes partagées en deux groupes : une ou plusieurs cordes mélodiques au-dessus d'une touche à sillons d'une part, et, de l'autre, un certain nombre de cordes d'accompagnement. Celles-ci étaient laissées libres ; celles-là étaient raccourcies au moyen des doigts (le pouce et l'index de la main gauche) ou d'un bâtonnet. On grattait l'ensemble des cordes du pouce de la main droite ou, plus couramment, d'une plume de poule ou d'oie et, à une époque plus récente, d'une baleine de corset taillée.

Deux modes de fabrication semblent avoir eu cours : le premier, plus rustique, consistait à creuser un morceau de bois, puis à le couvrir d'une planchette ; on obtenait ainsi une caisse de résonance à peu de frais. Le second était plus fréquent dans la région qui nous intéresse : on taillait un chevillier et un cordier qui servaient à assembler les quatre planchettes formant la caisse. Le dessus était percé de deux ouïes, simples ronds parfois, plus souvent en forme de cœur ou de rosace. Certains se plurent à les décorer de motifs peints, pyrogravés ou en marqueterie. Sur le fond, on trouve quelquefois une marque. L'ensemble était généralement verni au tampon.

Les éclisses sont tantôt plates, tantôt bombées.

Lorsqu'on les compare aux instruments analogues - épinettes des Hautes-Vosges ou exemplaires étrangers - les productions du Val-d'Ajol et de Fougerolles apparaissent de petites dimensions. La longueur varie entre 480 et 660 mm ; la largeur au sillet supérieur se tient entre 45 et 65 mm, au chevalet entre 62 et 81 mm ; la hauteur ne dépasse pas 31 mm et ne s'abaisse pas au-dessous de 21. Certains de ces instruments perdent d'ailleurs en sonorité ce qu'ils gagnent en délicatesse. C'est pourquoi on se tint généralement à la fabrication, à partir de la fin du XIX^e siècle, d'un type long d'environ 600 mm, large de 57-58 mm au sillet supérieur et de 76-77 mm au niveau

du chevalet, la hauteur moyenne étant de 30 mm.

Le chevillier subit des modifications au cours des temps. Il semble qu'il ait d'abord été plat : on se contentait d'y visser verticalement des chevilles métalliques, percées d'un trou où l'on passait la corde. On eut ensuite l'idée de creuser le chevillier et d'y ficher latéralement des chevilles de bois, sans doute à l'imitation du violon dont la vogue était déjà grande au XVIIIe siècle à Fougerolles. Ce système fut le plus courant au XIXe siècle. Il fut peu à peu supplanté par l'utilisation des clés mécaniques, mais réapparut épisodiquement pendant la guerre de 1914-1918.

Le cordier ne changea guère de forme. Tout au plus certains fabricants prirent-ils soin de le protéger par une plaque de laiton et de remplacer les pointes de cordonnier par des clous de laiton à grosse tête ronde.

Parti peut-être de trois, fixé à quatre vers 1800, le nombre des cordes était communément de cinq, soit deux cordes mélodiques et trois cordes d'accompagnement ; après 1920, certains fabricants développèrent la production d'épinettes à sept cordes (trois mélodiques et quatre bourdons) ou même huit (quatre mélodiques et quatre bourdons).

Les épinettes du Val-d'Ajol et de Fougerolles furent d'abord montées avec quatorze barres de notes, couvrant deux octaves. Elles donnent toujours la gamme diatonique. A la fin du XIXe siècle, l'habitude se répandit de mettre dix-sept barres de notes. On peut noter quelques tentatives d'épinettes chromatiques, qui n'eurent pas de lendemain.

II. - COMMENT JOUE-T-ON DE L'ÉPINETTE ?

Après ces arides données techniques, maintenant que nous connaissons quelque peu l'épinette, essayons de nous transporter par la pensée dans l'un des nombreux hameaux de la montagne ajolaise ou fougerollaise, un soir de battage qui rassemble voisins et amis, ou au cours d'une veillée d'hiver. Le joueur d'épinette s'apprête. Il commence par régler les cordes : sur la première, qui donne le sol, il accorde la seconde corde mélodique ; puis, toujours en sol, la première corde d'accompagnement. Il joue ensuite le mi, pour accorder la deuxième à la tierce inférieure ; enfin il fait donner à la troisième le do grave. L'épinette peut dès lors faire son office : jouer un air à la mode, accompagner le chant d'une complainte ou d'une chanson, ou soutenir le rythme d'une valse ou d'une polka.

Notre épinettiste pose son instrument sur la table ou, mieux encore, sur le plateau de sapin du pétrin vide. Il l'écarte nettement vers la gauche puis, de la paume, presse sur le sillet et le chevalet : il enfonce ainsi dans le bois les quatre pieds pointus qui empêcheront l'épinette de bouger. Dans sa main gauche, il tient son « roseau » ; de sa droite, une plume de poule. Il se décale légèrement de la table, sur laquelle il pose son avant-bras droit, dans l'axe de l'instrument. Il est prêt à jouer. Il joue... Sa main gauche fait courir le « roseau » de barre de note en barre de note le long des cordes au gré de la mélodie ; la droite promène la plume transversalement sur les cordes en un mouvement de va-et-vient plus ou moins régulier et gratte tantôt toutes les cordes, tantôt les seules mélodiques. On l'écoute...

III. - HISTOIRE DE L'ÉPINETTE

1. HORS DE FRANCE

L'origine de l'épinette reste obscure. Peut-être est-elle née du génie inventif d'un Vosgien à partir d'un instrument du type monocorde ? Ou peut-être fut-elle importée ? Des cithares à touche analogues à notre épinette des Vosges apparaissent fréquemment dans des reproductions de la fin du Moyen-âge notamment en Allemagne méridionale. Dans les pays de langue allemande, le témoignage écrit le plus ancien est celui de Michel Praetorius : dans le tome 2 de son ouvrage « Syntagma musicum », publié en 1619, à Wolfenbüttel et intitulé « De organographia », il décrit sous

le nom de Scheitholt un instrument de musique populaire identique, sensiblement, à l'épinette. Malgré son peu de valeur, il prend la peine de détailler ce « Lumpeninstrument » - instrument de bas étage - « parce qu'il est peu connu » : « C'est à peu de chose près une bûche (Scheit) ou un morceau de bois, fait presque comme un petit monocorde de deux ou trois planchettes mal assemblées. En haut, dans une petite gorge sont plantées trois ou quatre chevilles pourvues de trois ou quatre cordes de laiton dont trois sont tendues à l'unisson et une abaissée au milieu par un crochet de façon à résonner à la quinte supérieure. Quand on le veut, on peut hausser la quatrième corde d'une octave ». Pour gratter les cordes, on utilisait le pouce de la main droite, technique qui était encore parfois en usage au Val d'Ajol au milieu du siècle dernier. Quant aux cordes mélodiques, elles étaient raccourcies par la pression d'un bâtonnet au-dessus des barres de notes en laiton [1].

Dès cette époque, nous sommes donc en présence d'un instrument de musique populaire, « peu connu » sinon méconnu des milieux érudits ou bourgeois auxquels s'adresse l'ouvrage de Praetorius. De nombreux témoignages du XVIIIe siècle viennent confirmer ce jugement [2].

Des documents iconographiques plus anciens - miniatures de manuscrits médiévaux d'Allemagne du Sud, fresques d'église comme celle de Tierp (Suède), datant du XVe siècle [3] - laissent toutefois penser à une origine antérieure. Reconnaissons cependant que la grande période d'utilisation va généralement du XVIIe au XIXe siècle dans l'ensemble des régions où l'instrument, sous des dénominations diverses, fut répandu.

Quelles furent - ou sont encore - ces lieux où s'implanta notre variété de cithare ?

Nous la trouvons dans les Alpes bavaroises sous le nom de Zither [5], au Tyrol septentrional et méridional sous celui de Rafflele, et dans le pays de Salzbourg. Dans ces pays, la forme droite, plus ancienne, a cédé la place à deux types différents dès le XVIIIe siècle : la forme dite de Mittenwald, pourvue de deux excroissances latérales, et la forme dite de Salzbourg, renflée sur un seul côté. C'est peut-être à partir de modèles autrichiens qu'est née la cithare hongroise.

En remontant vers le nord de l'Allemagne, après la Berghummel des montagnes saxonnes, nous découvrons la Hummel (dénomination qui s'est substituée à Scheitholt au cours du XVIIIe siècle) autour de Hambourg, dans les îles frisonnes et le Schleswig-Holstein.

Les pays scandinaves connaissent l'instrument depuis longtemps et l'utilisèrent pour accompagner tant les chants et danses profanes que les psaumes et les cantiques : on l'appelle langspil ou langeleik en Norvège, langspil (dont on se sert parfois comme d'un instrument à cordes frottées à l'aide d'un archet) en Islande, langelek puis Hummel au Danemark, Hummel en Suède...

En Hollande et en Flandres, on connaissait le Noordsche Balk [6], appelée aussi Bûche des Flandres, qui eut un regain de faveur éphémère entre les deux guerres : on en fabriqua à Roubaix.

2. DANS LA HAUTE VALLÉE DE LA COMBEAUTÉ AVANT 1870.

Dans les Vosges, la zone d'utilisation de l'épinette forme une sorte d'îlot allongé, dont les limites extrêmes seraient Fougerolles au sud et Gérardmer au nord, et en dehors duquel on l'ignore. D'une façon générale d'ailleurs, elle est un instrument méprisé par les habitants des villes et des villages de vallées, qui, plus sensibles à la pénétration des « lumières », l'abandonnent aux montagnards.

Les premiers témoignages concernant l'existence de l'épinette dans la région qui nous occupe nous permettent de remonter à la première moitié du XVIIIe siècle. Au Val-d'Ajol et à Fougerolles comme ailleurs, on aimait chanter et danser et les musiciens amateurs ne manquaient pas : nombreux étaient les violonistes (qui avaient souvent fabriqué eux-mêmes leur instrument) et les talents d'hautboïste de Bernard Nurdin, dit le Bally, de Laître : chef-lieu du Val-d'Ajol) étaient suffisamment reconnus pour qu'on fit appel à lui pour solenniser les offices religieux [7]. On jouait aussi, plus humblement, de l'épinette ou, pour se conformer à l'usage local qui utilise toujours le pluriel pour désigner l'instrument, des épinettes.

Un inventaire après décès daté du 6 mars 1730 relève « un spalterium (sic) avec un jeu

d'épinette taxé une livre » parmi les meubles délaissés par feu Toussaint Simon de Fougerolles-l'Église [8]. Lorsqu'au début du XIX^e siècle, le baron de Mengin-Fondragon interrogera le vieux père Vincent [9], celui-ci lui répondra que l'épinette est « l'instrument de nos montagnes ». Lui-même, né en 1753, l'a toujours connue. Elle sert à accompagner ces danses paysannes que Sarah Newton vit chez lui en 1807 et qu'elle juge ridicules. Il en joua aussi devant bien d'autres visiteurs illustres, entre autres la reine Hortense qui avait pour lui une véritable amitié [10].

Le baron de Mengin-Fondragon, lui, l'assaille de questions :

- Comment nommez-vous, mon brave homme, ce petit instrument à cinq cordes de cuivre, tendues par cinq chevilles, qui a un pied et demi environ de longueur, deux pouces d'épaisseur, et trois ou quatre de largeur, que je vois sur cette table ?
- Monsieur, on appelle cela, dans le pays, une épinette.
- Est-il aussi de votre façon ?
- Oui, monsieur.
- En êtes-vous l'inventeur ?
- Oh ! non ; car c'est l'instrument de nos montagnes, et il sert parfois à faire danser notre jeunesse ; mais je l'ai un peu perfectionné en y ajoutant une corde aux quatre qui existaient auparavant.
- Consentiriez-vous à me le vendre ?
- Volontiers, d'autant mieux que j'en ai plusieurs que voici, (dit-il) en les tirant de son armoire. vous n'aurez qu'à choisir » [11].

De ce dialogue naïf, retenons que l'épinette du XVIII^e siècle ne comptait que quatre cordes de laiton, du moins au Val-d'Ajol ; et que dès le début du XIX^e le père Vincent en faisait commerce. Signalons que l'ingéniosité de celui qu'un journaliste parisien appela en 1817 un «Vaucanson rustique» [12] l'amena à inventer d'autres variétés d'épinettes, mais sans résultat.

Notre curieux baron fureteur nous rapporte une autre de ses rencontres. Il se rendit, à la même époque (soit en 1822), à la Feuillée que Jean-Baptiste Vançon avait aménagée au-dessus du Val-d'Ajol. « Nous admirions de la terrasse le point de vue délicieux, lorsqu'une jeune fille, âgée de dix-sept ans, sortit de sa modeste chaumière... Le son de sa voix était doux et sonore, et, lorsqu'elle nous offrit des sièges, elle le fit avec timidité, mais avec grâce et sans embarras. Nous acceptâmes les offres de l'intéressante Dorothée (c'était son nom) ; et comme à Plombières on en parle beaucoup, nous avons appris qu'elle jouait de l'instrument appelé Épinette et qu'elle chantait admirablement. Nous la priâmes de bien vouloir nous faire entendre ses talents ; elle y consentit de bonne grâce et nous joua quelques airs montagnards ; ensuite, mais avec plus de peine, elle céda à nos instances et chanta ; sa voix, tremblante d'abord, se raffermir bientôt et elle nous charma par sa douceur, sa justesse, la pureté des sons... » [13].

La visite de la duchesse d'Angoulême à la Feuillée des Vançon, en 1828, et surtout l'amitié de Napoléon III firent de Dorothée une sorte de vedette locale. On ne séjournait pas à Plombières ou à Luxeuil sans aller la voir. Hector Berlioz lui-même n'échappa point à la règle. Il rapporta ses impressions au Journal des Débats au début de septembre 1856 : «Mlle Dorothée, célèbre à Plombières et très avantageusement connue depuis Épinal jusqu'à Remiremont, est une honnête et aimable personne, née il y a longtemps (notons qu'elle a deux ans de moins que Berlioz lui-même !) dans le Val-d'Ajol... Elle construit de ses mains des petits instruments de petite musique, qu'elle nomme épinettes, sans doute parce qu'on en vend à Epinal, car ils n'ont de commun avec la véritable épinette que l'emploi de quatre cordes de métal tendues sur un bâton creux semé de sillons comme un manche de guitare, et qu'on gratte avec un bec de plume» [14].

À vrai dire, le journaliste Berlioz était mal informé : on ne vendait pas d'épinettes à Épinal et Dorothée n'en fabriquait point. Son père avait fait celle qu'elle utilisait, au moins dans ses débuts, et les instruments dont elle faisait commerce lui étaient fournis par des paysans voisins, adroits de leurs mains, qui les montaient pendant les veillées d'hiver.

L'un d'entre eux, Amé Lambert, devait lui succéder à la Feuillée. En 1875, âgée, seule et désenchantée (la chute de Napoléon III, puis la mort de sa sœur l'avaient profondément touchée),

elle la lui céda en viager, puis mourut à la Noël de 1878. Le coin où elle avait vécu allait bientôt porter son nom et s'appeler désormais la Feuillée-Dorothée. Elle-même entra dans la légende : les Ajolais et les Fougerollais se plaisent à voir en elle celle qui inventa les épinettes ; et dans la vallée de la Moselle, autour de Rupt, on en fit une bienfaitrice fée musicienne [15].

Le succès de Dorothée et de sa feuillée fut également celui de l'épinette. Un commerce florissant prit naissance qui, avec ceux du kirsch et de la broderie, faisait la renommée de la haute vallée de la Combeauté. Il y eut alors de nombreux petits fabricants anonymes. Deux « luthiers » toutefois signèrent leurs œuvres, le Fougerollais Jean-Joseph Perney et l'Ajolais Auguste Fleurot.

Jean-Joseph Perney, né en 1835, était maréchal-ferrant de son métier, au hameau de Croslières, où il mourut en 1882. Sa production est caractéristique : ses épinettes sont de petite taille - longueur entre 520 et 580 mm, largeur d'environ 60 mm, hauteur entre 21 et 25 mm -, mais particulièrement soignées ; les dessous du chevillier et du cordier sont sculptés, ce qui donne à l'instrument l'aspect d'un petit sarcophage monté sur pieds ; enfin, une marque à chaud y est apposée : Jean-Joseph Perney à Croslières-Fougerolles (Haute-Saône) [16].

La production d'Auguste Fleurot [17] fut plus importante, au point que bon nombre de musées étrangers, de Leipzig à New York, possèdent des exemplaires sortis de ses mains. C'est au son d'un de ses instruments que l'impératrice Eugénie dansa, un jour, lors d'une visite aux ruines de l'ancien prieuré d'Hérival. Plus longues, mais aussi étroites que celles de Perney, les épinettes d'Auguste Fleurot sont à peu près toutes identiques. Signes caractéristiques : les planchettes de la table d'harmonie et du fond sont légèrement en saillie au-dessus des éclisses ; le bois utilisé est uniquement le prunier ; sur le dessus, près des petits trous qui constituent l'ouïe inférieure, elles portent une marque à chaud en demi-cercle (pour les plus anciennes) ou en ellipse : Fleurot au Val-d'Ajol. Le fer du dernier modèle a été donné par le petit-fils d'Auguste Fleurot au Musée des Arts et Traditions populaires. Tous les actes d'état-civil qui le concernent le donnent pour cultivateur. Il mourut à 72 ans en 1898.

D'autres feuillées s'ouvrirent autour de celle de Dorothée Vançon sous le Second Empire : la Feuillée e-Magenta de Mlle Serret et la Feuillée-Nouvelle. Elles offraient également une jolie vue sur le Val-d'Ajol ; et l'on pouvait également s'y procurer des rafraîchissements et des épinettes fabriquées par des cultivateurs des environs. On y dansait davantage qu'à l'Ancienne-Feuillée où il fallait prier longuement Dorothée : elle rentrait alors son épinette, trop noble à ses yeux, et tirait son flageolet. Elle jouait de simples rondes, ou cette valse dont Madame Gravier, à l'Hôtel-Enfoncé, conserve encore pieusement la tradition. Mais, comme le conseillait un guide de 1860, « si vous aimez mieux faire tapage, allons à la Feuillée-Nouvelle » [18].

3. ENTRE 1870 ET 1914 : LA « BELLE ÉPOQUE » DE L'ÉPINETTE

Avant même la disparition de Dorothée, donc, Amé Lambert lui avait succédé. Il fabriquait pour elle, depuis déjà plusieurs années, des épinettes. Il mena dès lors de front la gestion de la Feuillée qui ne cessa de progresser jusqu'à devenir un hôtel de premier ordre, et la fabrication des épinettes. Les deux activités se complétaient d'ailleurs fort bien : les loisirs de l'hiver le laissaient suffisamment libre pour aménager la terrasse, y édifier des chalets rustiques, agrandir la maison et produire des instruments qu'il vendait, l'été venu, aux visiteurs. Il sortait ainsi jusqu'à cent cinquante exemplaires par an. Sa femme et quelques parents lui apportaient, au cours des veillées, une aide efficace [19].

Il commença par fabriquer des épinettes de petite taille, dont les dimensions rappellent celles des instruments de Jean-Joseph Perney : la longueur en était moindre - aux environs de 500 mm - car Amé Lambert se contentait d'un chevillier très simple, sans volute, une pièce de bois découpée à la scie en forme de trapèze et creusée au ciseau, puis pourvue de cinq chevilles en bois ; la largeur allait de 40 mm au chevillier à 70 au cordier. Très tôt, à l'imitation d'Auguste Fleurot, il apposa une marque, d'abord au fer rouge sur la table près de l'ouïe inférieure, puis à froid sur le fond.

À partir de 1855, il produisit des épinettes de plus grandes dimensions. La longueur

atteignait environ 600 mm. Il prit plus de soin à la présentation artistique : le chevillier fut légèrement incurvé à la manière de celui du violon et la tête ornée d'une volute. À partir de 1895, il remplaça les chevilles de bois par des clés mécaniques. Il avait, dès 1888, abandonné les cordes de laiton traditionnelles pour celles d'acier. Certains de ses instruments furent décorés de marqueterie, travail pour lequel l'aide de sa femme, Amélie Cloléry, fut précieuse. Les motifs étaient généralement géométriques : filets, étoiles, trèfles, ronds, cercles concentriques... Mais on trouve parfois des sujets floraux : rameau de chêne avec glands, tige de myosotis...

Amé Lambert devait décéder en 1908. Mais en 1895, sa fille Gabrielle, que le journal de Plombières célébrait comme une nouvelle Dorothee, avait épousé un garçon de Laître (chef-lieu du Val-d'Ajol), Albert Balandier, dont les goûts artistiques avaient été remarqués par la maison Rouff de Plombières, qui l'avait employé à Cannes, puis à Nice pour des dessins de broderie. Il relaya Amélie Lambert pour la décoration des instruments fabriqués par son beau-père, tandis que Gabrielle, douée pour la musique et dont l'oreille était très sûre, se voyait confier le travail délicat de disposer les barres de notes. La mort d'Amé Lambert n'arrêta donc en rien l'essor de l'épinette. Les « baignants » de Plombières ou de Luxeuil, les touristes venus de Remiremont, d'Epinal ou de Gérardmer s'étonnaient de voir suspendues, au-dessus des souvenirs et des cartes-postales de la Feuillée ou de Dorothee, ces guirlandes d'épinettes dans l'un des chalets d'écorces qu'avait édifié Amé Lambert. On leur jouait un air ; on les invitait à gratter les cordes et comme, somme toute, ce n'était pas trop difficile d'en tirer un son, ils faisaient l'acquisition d'un instrument. Ils pouvaient d'ailleurs se procurer, pour quelques sous supplémentaires, une petite feuille pompeusement intitulée « Méthode d'épinette ». Peut-être ne s'en servait-on plus, une fois la cure ou les vacances passées ? C'était au moins un souvenir original d'une heureuse journée. Chaque maison bourgeoise des alentours conservait ainsi son épinette de la Feuillée. Vers 1910, on l'avait payée cinq francs, sans décoration, dix ou douze francs, lorsqu'elle était ornée de marqueterie. On nouait un beau ruban autour du chevillier et on l'accrochait au mur : bon nombre d'instruments étaient pourvu d'un trou à cet usage.

Les beaux jours de l'épinette s'achevèrent, à la Feuillée-Dorothee, avec la « belle époque » : après la guerre de 1914-1918, Albert Balandier fit l'acquisition de l'Hôtel Windsor, à Cannes. Désormais l'alternance entre la saison d'été au Val-d'Ajol et la saison d'hiver sur la Côte d'Azur rendait impossible la fabrication des épinettes. On se contenta d'épuiser peu à peu le stock.

On n'en continuait pas moins de fabriquer des instruments au Val-d'Ajol. Dans le même temps qu'Amé Lambert assurait sa propre vente, d'autres pourvoyaient la Feuillée-Nouvelle qui avait « elle aussi, sa Dorothee » en la personne d'une gérante « qui répond, disait le Journal Plombières-Saison en 1894, au nom ferme et persévérant de Constance ». Ainsi Eugène Durupt qui habitait à une centaine de mètres de la Feuillée-Dorothee, fut-il l'un de ses fournisseurs. Au début du XXe siècle, le locataire de la Feuillée-Nouvelle (propriété de la commune du Val-d'Ajol) était un ancien ouvrier de filature de Fougerolles-le-Château, Alphonse Grosjean [20] : il y continua la vente des épinettes qu'il se procurait chez un habitant de la Vaivre - entre Fougerolles et Aillevillers - Jean-Joseph Maire, dit plus communément le Kik [21]. Les exemplaires de sa fabrication étaient d'une facture fort rustique et rappelaient davantage les instruments traditionnels tels que les produisaient les cultivateurs bricoleurs des hameaux fougerollais voisins : ils conservaient le chevillier creux avec chevilles en bois ; ils paraissaient plus larges et moins hauts que ceux de la Feuillée-Dorothee. Alphonse Grosjean les vendaient d'ailleurs moins cher : quatre francs, vers 1905.

À la fin du XIXe siècle, un voisin de Jean-Joseph Perney, à Croslières nommé Isidore Bertrand [22], produisit un grand nombre d'épinettes qu'il marquait, paraît-il, de son nom et qu'il vendait aussi au Val d'Ajol. On l'appelait « le père Jun'homme » : il avait semé du lin, dont il faisait des cordes, ce qui lui avait valu le sobriquet de « codlèye » (cordier). Il abandonna sa fabrication avant 1914. Lorsqu'il mourut, en 1951, il laissait plusieurs épinettes, les unes achevées, les autres ébauchées. Sa femme en fit du petit bois pour allumer son feu...

À l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire dans les premières années du XXe siècle, on peut dire que l'épinette est partout répandue au Val-d'Ajol et à Fougerolles : il n'est pas de hameau qui n'ait son ou ses épinettistes ; il n'est guère de veillées où elle n'apparaisse. Au Breuil

d'Hérival, les jeunes filles s'amusaient à cacher les cartes de Batisse Valentin pour qu'il quittât son jeu, et qu'il les fit danser. On tirait la table sur le côté pour le joueur d'épinette : la place était libre au centre de la pièce pour les danseurs. On cite une maison, au Hariol, où leurs pas ont usé en cercle les dalles de pierre. Ou bien, les demoiselles sortaient un cahier sur lequel, elles avaient recopié leurs chansons préférées : l'épinette les accompagnait.

La veillée des battages semble avoir été particulièrement propice au jeu d'épinette : durant tout le jour, on avait battu. Le soir, harassés pourtant, les paysans se rassemblaient pour chanter, jouer de l'épinette et danser sur son rythme jusque tard dans la nuit. Il en était de même lors de la cérémonie traditionnelle des présents qui précédait le mariage : le mardi soir, les invités apportaient à la maison de la fiancée des « présents », c'est-à-dire leur participation en victuailles diverses au repas de noces. Les parents de la jeune fille offraient alors aux intimes un repas à la fin duquel on laissait libre cours aux chants et aux danses.

Le répertoire, à vrai dire, était réduit : il était limité déjà par le fait que l'instrument ne donnait qu'une gamme diatonique. Toutefois, certains parvenaient à sortir, en levant prestement leur « roseau », un son qui pouvait donner l'illusion d'un fa dièse. Outre des polkas, des valse, des airs de danse traditionnels comme le « chibreli », outre des plaintes et des chansons héritées du XIXe siècle, on entendait souvent des chants comme « La Paimpolaise », « La Valse brune », « Ah ! les fraises et les framboises », ou « Viens, Poupoule, viens »... Quelquefois, des cantiques.

L'instrument lui-même venait parfois de la Feuillée-Dorothée. Mais très souvent encore il était de fabrication individuelle : la plupart des cultivateurs étaient suffisamment habiles (par nécessité), à réaliser de petits travaux de menuiserie et le montage d'une épinette n'excédait pas leurs compétences. C'est pourquoi chaque exemplaire a ses caractères originaux, quant aux dimensions, à la décoration et, plus rarement, au nombre des cordes. Toutefois, on ne dépassait guère certaines limites - par respect d'une sorte de tradition locale qui fait qu'une épinette du Grand-Fahys diffère d'une épinette du Sarcenot ; mais, plus encore par manque de culture musicale : l'humble luthier amateur ne pouvait guère se permettre de fantaisie en ce qui concerne l'emplacement des barres de notes. Il était étroitement dépendant d'un modèle, d'un « gabarit » relevé sur un autre instrument. Ce qui l'empêchait de s'éloigner beaucoup des formes habituelles. Il se rattrapait sur la sculpture du chevillier ou du cordier et sur l'ornementation de la table, surtout si l'épinette devait être offerte en cadeau d'anniversaire, voire de mariage. Certains exemplaires devenaient ainsi de petits chefs-d'œuvre d'art rustique [23].

4. ENTRE 1918 ET 1940

La guerre de 1914-1918, qui vit disparaître bien des coutumes rurales, ne marque pas, au Val-d'Ajol et à Fougerolles, la fin du jeu d'épinette. Il semble même qu'aux alentours des années 1920-1925, elle connaisse un regain de vitalité. Sans doute, à la Feuillée-Dorothée, Albert et Gabrielle Balandier cessent-ils toute fabrication. Mais la vente continue normalement pendant encore plus de dix ans. Et d'autres producteurs apparaissent.

À la Feuillée-Nouvelle, Lucien Grosjean [24], succéda à son père et se mit à fabriquer lui-même les épinettes qu'il vendait. Il s'agit d'instruments de longueur voisine de ceux de la Feuillée-Dorothée, mais dont la caisse est plus étroite. Ils sont ornés de motifs pyrogravés et peints, scènes de genre où reviennent souvent cygnes et japonaises. Le nombre des cordes est généralement de cinq ou de huit. Il alimenta la vente, non seulement de son propre établissement, mais encore des bazars du Val-d'Ajol et de Fougerolles et envoya même un certain nombre d'exemplaires aux Galeries Lafayette, à Paris.

Vers 1925, à la Croix, au Val-d'Ajol, Joseph Bolmont se met à fabriquer des épinettes en petites séries, mais régulièrement, chaque hiver. Elles sont l'exacte imitation des instruments d'Amé Lambert, auprès de qui, d'ailleurs, son père, Charles Bolmont, était venu, autour de 1900, demander un jour conseil. La vente de sa production fut assurée également par le bazar du Val-d'Ajol. Elle se poursuivit jusqu'à sa mort en 1958 [25].

D'autres fabricants, moins importants, contribuaient à maintenir le marché de l'épinette. Citons Emile Girardin, à La Rocholle, auprès de qui Joseph Bolmont avait fait son apprentissage de menuisier ; Paul Fresse, à Courrupt, qui avait pu bénéficier des leçons d'Albert Balandier dans le temps où sa femme travaillait comme couturière, à domicile (comme c'était alors la coutume), à la Feuillée-Dorothée ; un Demange, à Faymont, et d'autres encore, dont l'apport fut moins conséquent.

C'est auprès d'eux qu'on venait acheter une nouvelle épinette, lorsque l'ancienne devenait hors d'usage. Car si l'on continue, dans toute la montagne ajolaise et fougerollaise, à jouer de l'épinette, de moins en moins, après 1920, on les fabrique soi-même. On trouve plus commode d'en acquérir une à la Feuillée-Dorothée, au bazar ou à la quincaillerie. À la Chaume, les gens de Saint-Bresson savent même que le café Richard - où l'on joue encore souvent des épinettes, notamment le dimanche après-midi - tient en dépôt un certain nombre d'instruments fabriqués par Lucien Grosjean. C'est là qu'ils viennent éventuellement se ravitailler. À moins qu'ils ne profitent d'une sortie à Remiremont pour faire l'acquisition d'une épinette du luthier Henri Poussier.

5. APRES 1940 : MORT ET RÉSURRECTION

Mais peu à peu, les sons grêles de l'épinette se tassaient : la fin du temps des veillées sonnait leur glas. Au fur et à mesure que les vieux épinettistes disparaissaient, rares étaient ceux qui prenaient leur relève, et les épinettes finissaient au fond ou au-dessus d'une armoire. Ou, plus tristement encore, abandonnées aux mains des enfants. On en a vu une traînée au bout d'une ficelle sur les chemins caillouteux d'un hameau de Fougerolles. Quelques-uns encore, presque en cachette, sortaient parfois leur instrument et ravivaient leurs souvenirs en laissant voler autour d'eux les airs qu'on leur redemandait autrefois.

Paradoxalement, les techniques modernes allaient redonner vie à la vieille épinette moribonde.

Ce sont, en effet, les moyens actuels d'information de masse qui portèrent à la connaissance du public l'épinette des Vosges que M. Jean Grossier venait de réveiller vers 1950 à Gérardmer [26]. On s'aperçut alors que la région du Val-d'Ajol (et, en particulier, la Feuillée-Dorothée), avait joué un rôle de premier plan dans la diffusion de l'instrument. Et l'on apprit qu'à l'Hôtel-Enfoncé, à mi-chemin entre Plombières et le Val-d'Ajol - à quelques centaines de mètres de la Feuillée-Dorothée - une nièce d'Amé Lambert [27], Mme Laure Gravier, continuait la tradition plus que centenaire qui voulait qu'en ces lieux pittoresques les visiteurs fussent accueillis par les sons grêles d'une épinette grattée par une main féminine. Déjà, quelque quarante ans plus tôt, elle avait tenu le rôle d'épinettiste ajolaise dans une séquence de film touristique consacré aux Vosges. En juillet 1952, Radio-Lorraine vint procéder à un enregistrement, le premier d'une longue série pour la radio, la télévision, les archives des Arts et Traditions populaires, les maisons de disques. Et des milliers de personnes sont venus, dès lors, l'écouter. La médaille de la Renaissance française devait, en 1962, l'en récompenser.

La renommée des épinettes du Val-d'Ajol se répandit de nouveau dans toute la région. Joseph Bolmont en fabriquait encore quelques-unes chaque hiver. Mais lorsqu'il décéda, en 1958, il semblait bien qu'avec lui disparaissait le dernier fabricant ajolais, à l'heure même où s'annonçait un renouveau...

Mais en 1961 - tandis qu'on ressortait chez Henri Poussier, à Remiremont, les invendus d'avant-guerre - un groupe folklorique de Nancy, désireux, comme bien d'autres, de profiter de la vogue de l'instrument pour se l'annexer, s'enquit d'un « luthier » au Val-d'Ajol. À tout hasard, on donna l'adresse d'un menuisier établi au pied de la Feuillée-Dorothée, au Grépiné, et nommé Jules Vanson. Il avait, dans le temps de sa jeunesse, assemblé quelques épinettes : il accepta la commande. Le succès, aidé par une émission de télévision, fut suffisant pour l'amener à se consacrer uniquement, désormais, à la seule fabrication d'épinettes. Elles sont faites sur le modèle de celles que produisaient Amé Lambert et Albert Balandier au début du siècle et qu'avaient repris

la plupart des fabricants du Val-d'Ajol ou de Fougerolles. Elles sont ornées de motifs pyrogravés par M. Vanson lui-même, ou pyrogravés et peints (paysages du Val-d'Ajol ou de Fougerolles), par M. Paul Martin, originaire de Fougerolles.

Les épinettes réapparurent dans les vitrines du bazar, tandis que des jeunes filles se mettaient à l'école de Mme Gravier pour apprendre auprès d'elle la technique de jeu qui fut celle, naguère, de Gabrielle Balandier et, jadis, de Dorothée Vançon ; et tandis que d'aucuns - tels Camille Ougier, à Fougerolles - reprenaient la tradition, occupant leurs loisirs à fabriquer de nouvelles épinettes. Ainsi renaît, dans la haute vallée de la Combeauté, une coutume originale, dont on pouvait à bon droit penser, il y a dix ans, qu'elle était moribonde. Quand on a eu l'occasion de partager l'enthousiasme des épinettistes du Val-d'Ajol et de Fougerolles, si fiers de leur vieil instrument et de leur virtuosité, si sensiblement attachés à leur épinette par les liens de leurs souvenirs, on ne peut que grandement s'en réjouir [28].

[1] Michaël PRAETORIUS, *Syntagma musicum*, Band II. De Organographia, Wolfenbüttel, 1969. Faksimile-Nachdruck herausgegeben von Willibald Gurlitt, Kassel (Bärenreiter Verlag), 1958, p. 57.

[2] Cf. Stig WALIN, *Die schwedische Hummel*, Stockholm (Nordiska Museet), 1952, p. 37-64, et 78-89.

[3] Stig WALIN, ouvr. cité, p. 97 et 156.

[4] Ibid., p. 79-80.

[5] Karl M. KLIER, *Volkstümliche musikinstrumente in den Alpen*, Kassel und Basel (Bärenreiter Verlag), 1956, p. 84-93.

[6] Edm. van der STRAETEN, *De Noordbalk*, Ypres, 1868. Cf. MAHILLON, Catalogue descriptif et analytique du musée instrumental du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, Gand, t. 1, 21^e édit., 1893, p. 482 ; t. IV, p. 426-428.

[7] Arch. H.-Saône, B. 505. Cf. B. 501, 502, 513, 519, 526.

[8] Ibid., B. 502.

[9] Claude Joseph VINCENT, né le 6 juin 1753 au Val-d'Ajol, décédé le 6 février 1830, au Val-d'Ajol.

[10] Cf. Jean KASTENER, in *Pays lorrain*, 28, année (1936), p. 304.

[11] *Une saison à Plombières*, par M. le baron de M., Plombières, 1825, p. 204-5.

[12] *Annales politiques, morales et littéraires*, samedi 6 septembre 1817. Cité dans J.-D.

FIAUMONTÉ, *Plombières ancien et moderne*, Paris (Champion), 1905, p. 313-314.

[13] *Une saison à Plombières*, 1830, p. 212-3.

Dorothée Vançon, née le 22 septembre, an IV au Val-d'Ajol, décédée le 25 décembre 1878 au Val-d'Ajol. Elle a toujours vécu à la Feuillée en compagnie de sa sœur, de deux ans son aînée.

[14] Cf. Hector BERLIOZ, *Les grotesques de la musique*, Paris (Libr. nouv. A. Bourdillier et Cie), 1859, p. 140 sv.

[15] Sur Dorothée Vançon et la Feuillée-Dorothée, cf. Guy MICHEL, L'Épinette au Val-d'Ajol au XIX^e siècle, in *Pays lorrain*, 39, année (1958), p. 16-20.

[16] Jean-Joseph PERNEY, né le 28 novembre 1825 à Fougerolles, décédé à Croslières (hameau de Fougerolles), le 17 décembre 1882.

[17] Joseph-Augustin FLEUROT, communément appelé Auguste Fleurot, est né au Val d'Ajol, section de la Chapelle, le 12 mai 1826. Il y est décédé le 8 février 1898.

- [18] Émile DELACROIX, *Notice sur Plombières et ses bains*, Plombières, 1860, p. 68.
- [19] Amant-Constant LAMBERT, communément appelé Amé Lambert, est né le 8 janvier 1843, au Val-d'Ajol (section de Méreille, où l'on trouvait alors plusieurs fabricants d'épinettes) ; a épousé le 30 juin 1874 Marie-Julie-Amélie Cloléry (née le 29 septembre 1850 à la Croisette, à la limite des territoires du Val-d'Ajol et de Fougerolles) ; décédé le 6 janvier 1908. Cf. Guy MICHEL, art. cité, p. 20-23.
- [20] Alphonse GROSJEAN est né le 29 janvier 1871 au Val-d'Ajol et vint travailler à Fougerolles-le-Château où il épousa Adeline-Ernestine Bertrand, de Croslières (hameau de Fougerolles), le 5 septembre 1896, avant de s'installer comme hôtelier à la Feuillée-Nouvelle.
- [21] Jean-Joseph MAIRE, dit Le Kik, est né à Fougerolles le 22 septembre 1846 ; décédé à La Vaivre, le 4 avril 1912.
- [22] Jules-Isidore BERTRAND, né le 3 avril 1873. Il habitait près de Jean-Joseph Perney à Croslières. Décédé à Fougerolles le 27 novembre 1951.
- [23] Citons, parmi ces artistes, Auguste BERNARDIN, né à Fougerolles le 21 janvier 1846 et décédé au Val-d'Ajol (au Bohla) le 9 juin 1917.
- [24] Lucien-Hilaire GROSJEAN, fils d'Alphonse GROSJEAN, est né à Fougerolles, le 14 janvier 1897 et décédé le 19 avril 1962 à Luxeuil-les-Bains.
- [25] Charles-Auguste BOLMONT, né le 10 mars 1860, décédé le 23 avril 1944, au Val-d'Ajol. Son fils, Jules-Joseph est né le 16 mars 1890 et décédé le 2 février 1958, au Val-d'Ajol.
- [26] Cf. Au Pays des lacs, *Arts et Traditions populaires des Hautes-Vosges*, t. 1, Gérardmer (Chevroton), 1960, p. 100.
- [27] Marie-Julie-Amélie CLOLÉRY, épouse d'Amé LAMBERT (cf. note 19), était la tante paternelle de Mme GRAVIER, née Laure CLOLÉRY.

[28] L'épinette et ses interprètes ont, à plusieurs reprises, inspiré des poètes. Citons, entre autres poèmes, celui de M. MACAGNO, dédié à Madame Laure GRAVIER.

A l'Hôtel-Enfoncé le touriste s'arrête
Ici le souvenir est une valse tendre
Et Dorothée revit quand chante l'épinette
Que Napoléon III ne se lassait d'entendre.

L'Aïeule aux cheveux blancs sourit dans ses yeux bleus
Elle accorde son cœur avec la joie d'antan
Et l'épinette chante un vieil air mélodieux
Que n'ont point effacé les années et le temps...

Aïeule vénérable et charmante épinette
Que d'amour retrouvé, que de simple bonheur
Et que de rêve aussi dans l'âme du poète
Quand vibre à l'unisson la musique et le cœur.

A l'Hôtel-Enfoncé si vous venez un jour
Vous rêverez aussi... Et l'aïeule fidèle
Jouera en souriant la valse de toujours
Que Dorothée chantait alors qu'elle était belle.

15 septembre 1963